

Le Grand Visiteur

Louise Vigeant

Number 75, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28036ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vigeant, L. (1995). Le Grand Visiteur. *Jeu*, (75), 137–141.

La visite

Louise Vigeant



Dessin : Jean-Pierre
Langlais.

Le Grand Visiteur

J'ai toujours eu beaucoup de difficulté à m'imaginer Dieu. Même petite, je n'ai jamais cru aux images que je voyais dans les livres. Dieu le Père, assis sur un nuage, dans sa robe blanche et portant une incroyable longue barbe, paraissait bien trop simple et tranquille pour avoir créé le monde. Comment un tel personnage aurait-il pu avoir abattu un boulot aussi gigantesque ? À la limite, j'aurais peut-être accepté, si elle avait été de Lui, la représentation que Michel-Ange a faite de Moïse. Si Dieu était parfait, il devait l'être, et dans le détail et dans l'ensemble, comme ce Moïse-là. Imposant, l'air intelligent, il pouvait incarner la sagesse, la bonté, et aussi inspirer le respect. Intuitivement, j'adhérais peut-être au principe néo-platonicien qui tient la beauté physique pour la représentation de la noblesse spirituelle ! Bref, si Dieu devait être un créateur et un père, s'il devait à la fois représenter l'origine de tout et le salut de l'homme, il devait avoir ces qualités. Toutefois, assez tôt, la vie m'est apparue si complexe et trouble que je n'ai jamais cru qu'elle puisse avoir été créée. Désormais, aucune image ne réussissait à me faire admettre l'existence d'une quelconque « volonté » qui serait la cause de cet indéfinissable monde qui m'entourait et qui était trop souvent décevant.

Imaginez ma surprise quand je L'ai vu apparaître sous les traits de Marc Béland ! Mince et jeune, à la fois sûr de lui et désinvolte, même s'il était inquiet à certains moments, le *personnage* auquel fait référence le titre de la pièce d'Éric-Emmanuel Schmitt, *le Visiteur*¹, était pour le moins intrigant. Était-ce là une image plausible de

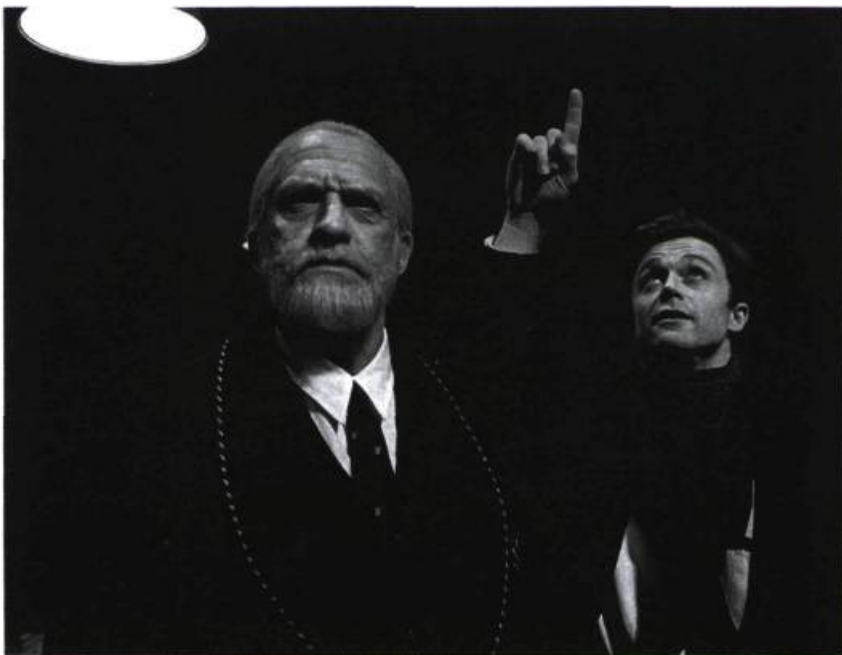
1. Texte d'Éric-Emmanuel Schmitt. Mise en scène : Guillermo de Andrea ; scénographie : Daniel Castonguay ; éclairages : Michel Beaulieu ; costumes : François Barbeau. Avec Marc Béland (l'Inconnu), Micheline Bernard (Anna Freud), Jacques Godin (Sigmund Freud) et Pierre Lebeau (le Nazi). Production du Théâtre du Rideau Vert, présentée du 28 février au 25 mars et les 31 mars et 1^{er} avril 1995.

Dieu ? Pourquoi pas ! Quoi qu'il en soit, Marc Béland donnait à son personnage quelque chose d'aérien, qui produisait un effet d'irréel favorable à entretenir le mystère quant à la nature de celui qui était venu visiter, en pleine nuit, nul autre que le docteur Freud, cet « athée magnifique » comme il l'a appelé. Très tôt, dans la pièce, a surgi l'éventualité que ce personnage puisse être Dieu lui-même : « C'est étrange ; vous décrivez, dit-il à Freud, ce que je ressens moi-même chaque fois que je m'incarne. Je n'aurais jamais pensé qu'il pût en être de même pour vous, les hommes² ». La confusion est grande chez Freud, tandis que le spectateur ne peut que jouir des mots d'esprit de l'auteur : à son hôte qui lui demande pourquoi Il n'est pas allé « chez un curé ou un rabbin », l'Inconnu répond qu'il n'y a « rien de plus ennuyeux que la conversation d'un admirateur³ ».

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Éric-Emmanuel Schmitt n'a pas froid aux yeux ! Choisir Dieu et Freud comme personnages, c'est s'ouvrir de grands tiroirs de l'histoire de l'humanité : ceux de la foi, domaine inépuisable de l'âme, et ceux de la science, cet orgueil de l'homme moderne qui s'applique, dans ce cas-ci, au domaine de la psyché. Dieu a-t-il créé l'homme ou l'homme a-t-il créé Dieu ? Doit-on croire sans comprendre ou croire que les explications scientifiques nous évitent d'avoir recours à la foi ? Allez saisir les mécanismes complexes de l'esprit humain qui se démène avec ces interrogations illimitées sur la finalité de son existence,

sans compter qu'il rencontre, en règle générale, bien des difficultés à seulement saisir les mouvements émotifs qui secouent sa vie de tous les jours. La matière est intarissable !

Cette visite impromptue sera l'occasion d'un remarquable chassé-croisé où, tour à tour, chacun des personnages tentera de déstabiliser l'autre tout en se rassurant soi-même. Dieu voudra fournir la preuve qu'Il existe en faisant admettre à Freud qu'il a besoin de lui, bien que ce soit autant Lui qui ait besoin de Freud, car, si l'homme ne croit pas en Dieu, la solitude de Dieu est tout aussi grande que celle de l'homme ! Si Freud, de son côté, puise dans son argumentation rationaliste pour défendre ses



Jacques Godin (Freud) et Marc Béland (l'Inconnu) dans *le Visiteur*, mis en scène par Guillermo de Andrea au Rideau Vert. Photo : Guy Dubois.

2. Éric-Emmanuel Schmitt, *le Visiteur*, Arles, Actes Sud-Papiers, 1994, p. 26.

3. *Ibid.*, p. 27.

théories en confrontant son interlocuteur aux malheurs que vit sa Vienne natale, qui ne peuvent qu'être la négation de l'existence d'un être supérieurement bon, il aura aussi des moments d'hésitation qui retracent à coup sûr son cheminement de sceptique.

L'auteur réussit à nous faire comprendre très habilement ce sentiment bien humain que l'on nomme la peur, en mettant littéralement en scène la théorie de Freud selon laquelle, comme il le fait dire au visiteur lui-même dans la pièce, « l'homme fabrique Dieu parce qu'il a trop envie d'y croire⁴ ». On est en 1938 ; le docteur Freud est encore à Vienne ; sa fille Anna tente de le convaincre de signer un ignoble papier où il déclare n'avoir jamais été importuné par les nazis, afin d'obtenir un sauf-conduit lui permettant de quitter l'Autriche. Ce soir-là, Anna sera amenée par la Gestapo pour un interrogatoire et Freud comprendra qu'il est temps de partir, que l'horreur est à sa porte et qu'il doit se sauver et sauver sa famille. Comme il est fatigué, affaibli par un cancer qui l'emportera un an plus tard, et surtout profondément perturbé par l'enlèvement d'Anna, on peut le croire sujet à des hallucinations lorsque apparaît, venu de nulle part, cet étrange visiteur qui refusera de s'identifier et qui dira des choses aussi bizarres que : « Je ne suis pas né. » Il impressionnera Freud en lui parlant de son exil prochain à Paris, puis à Londres, en lui lançant le titre d'un ouvrage que le grand psychanalyste n'a pas encore terminé, mais spécialement en lui décrivant un souvenir d'enfance de Freud — que ce dernier n'a jamais raconté — comme s'il s'agissait d'un des siens ! Et alors, comme le Freud de la pièce, je me suis laissée prendre au jeu du dialogue impossible avec l'être qu'on sait inexistant, mais que l'on invente quand le besoin se fait sentir..., cet être qui, finalement, est issu de soi-même.


Choisir Dieu et
Freud comme
personnages, c'est
s'ouvrir de grands
 tiroirs de l'histoire
de l'humanité

[...]



Qu'il soit le fruit d'une hallucination ou la créature d'un rêve (quand elle revient, Anna ne dit-elle pas à son père qu'elle l'a trouvé somnolant ?), cet inconnu aura avec Freud une de ces conversations brillantes d'intelligence qui ravit un spectateur. Pas un instant je n'ai été distraite de ce dialogue construit serré, parsemé de pointes d'humour qui l'allègent sans jamais nuire à sa finesse, un échange enlevé de répliques qui m'a fait repenser à toutes ces questions que, j'imagine bien, chacun de nous s'est posées à un moment ou à un autre de sa vie à propos de l'existence de Dieu.

Le texte de l'auteur français — que l'on jouait pour la première fois au Québec — est captivant parce qu'il réussit à maintenir une ambiguïté qui nous fait tous, Freud et les spectateurs, passer d'explications logiques, ou psychanalytiques, au doute le plus naïf. Par exemple, quand l'officier qui était venu auparavant chercher Anna revient voir Freud pour le faire chanter et qu'il lui apprend incidemment qu'un mythomane s'est échappé de l'asile voisin, j'ai cru, comme Freud, l'énigme résolue. Le visiteur est un imposteur, un malade que le docteur devrait guérir de ses phobies. Et tout le monde peut respirer : Dieu ne vient pas comme ça s'incarner devant les gens ! Cependant l'accalmie sera de courte durée. La police reprendra l'aliéné cependant que le visiteur sera toujours chez Freud !

4. *Ibid.*, p. 28.

« Une hypothèse inutile »

Qui n'a jamais douté de l'existence de Dieu en voyant la misère des hommes ? La souffrance est un spectacle intolérable. Les guerres et autres atrocités — torture, génocide, assassinats — sont si nombreuses que c'est à désespérer de l'homme. Ou de Dieu. Lui qui sait tout et voit tout ne peut-il empêcher le malheur de s'abattre sur les innocents ? « Allez ! Intervenez ! Arrêtez ce cauchemar, vite ! » dit Freud à son visiteur quand il entend les SS emmener de force un couple dans la rue ce soir-là à Vienne. « Empêchez tout ça ! » dirions-nous, nous aussi, bien souvent, si nous avions Dieu en face de nous. Certains prient... Je suis toujours profondément étonnée que le nombre de sceptiques ne soit pas plus grand ! Il faut que la solitude métaphysique de l'homme soit bien angoissante pour que tant de gens choisissent encore de croire à quelque chose qui donne si peu de raison d'espérer. Somme toute, devant le malheur nous redevenons tous des enfants qui cherchent le réconfort et qui ne se soucient guère d'être crédules.

Dieu répondra à Freud qu'il a fait l'homme libre et qu'il n'est donc pas responsable des bêtises de sa créature. On s'y attendait à celle-là. Eh bien voilà ! N'est-ce pas à partir de ce moment, justement, que Dieu devient cette « hypothèse [parfaitement] inutile », comme le lui dit Freud. Nietzsche, en son temps, avait lui aussi déclaré la mort de Dieu en même temps qu'il affirmait la liberté de l'homme. À quoi sert un Dieu s'il ne peut jamais intervenir nulle part sous prétexte que l'homme est libre d'agir, en bien et en mal selon son humeur, ou pour de bien plus inextricables motifs ? À quoi sert un créateur une fois la créature faite ? Bien sûr, la réflexion sur Dieu ne s'arrête pas là. D'ailleurs, à partir du moment où on y pense... on le fait exister, Dieu ! Alors, ce n'en est pas fini des supputations ! Une chose est indéniable, le théâtre — Éric-Emmanuel Schmitt l'a parfaitement compris — est le lieu idéal pour jouer ainsi de la personification : le concept, l'idée, devenu réalité, c'est la définition même du théâtre. Le je-me-présente-à-toi-sous-une-fausse-identité, c'est le théâtre même ! Le jeu des masques et du vrai-faux, c'est le territoire infini du théâtre !

Le mystère des rapports entre l'homme et Dieu sera toujours aussi entier. S'il est une preuve impossible à faire, c'est bien celle de l'existence de Dieu. De toute manière, on l'aura compris, l'intérêt n'est pas de savoir si oui ou non l'auteur croit en Dieu. L'attrait de la pièce tient plutôt à l'habileté avec laquelle il a su jouer avec des sentiments aussi profonds que l'angoisse sans être sombre, avec des questions morales fondamentales sans être sermonneur, avec des questions

Photo : Guy Dubois.



Jacques Godin,
Micheline Bernard
et Pierre Lebeau.
Photo : Guy
Dubois.



ontologiques sans être lourd. Ce n'est pas la moindre des qualités de cette œuvre que de laisser au spectateur plus de questions à la sortie qu'il n'en avait peut-être à son arrivée au théâtre.

Si nous nous fabriquons chacun des dieux à notre convenance, Freud s'en est fait un, lui, bien à son image : lucide, vif et pénétrant, mais connaissant tout de même le tourment. Que cet être ait été un fantasma de Freud, ou même son double, la mise en scène de Guillermo de Andrea le laissait deviner quand, utilisant bien les effets miroitants du mur de fond, elle proposait une superposition des personnages. Cette astuce contribuait efficacement à démultiplier les lectures possibles de cette pièce fascinante à plusieurs égards. Les comédiens ont trouvé le ton juste pour maintenir la joute philosophique à un très haut niveau. Si le jeu de Marc Béland a beaucoup fait pour dynamiser cette rencontre incongrue, celui de Jacques Godin était saisissant de réalisme et faisait croire sans peine à un Freud diminué et profondément humain dans sa souffrance. Cela illustre bien, à mon avis, que parfois l'expérience spirituelle se développe souvent dans des moments de fragilité où l'homme ne se suffit plus à lui-même pour supporter ses angoisses. ◆